

naux; la scène s'étend de l'Atlantique au Pacifique, des froides régions du pôle nord aux zones tropicales; le récit se déroule dans les bois, dans les montagnes, sur les fleuves et sur les lacs; le peintre anime ce tableau des riches couleurs de l'imagination: c'est l'indien avec son tomahawk, c'est la bête fauve guettant sa proie dans le ravin, c'est la vie de famille dans le wigwam, c'est le souvenir de la patrie absente et les liens d'amitiés qui rattachent les personnages du livre à la mère-patrie, c'est le frère canot d'écorce portant le héros du livre à travers les récifs, luttant contre l'homme, contre les éléments, contre lui-même; et, par-dessus tout l'œil de la Providence, éclairant la voie aux premiers colons et ralliant leur courage au pied de cette croix plantée à Hochelaga par Jacques Cartier, foulant pour la première fois le sol de la Nouvelle-France. Oui, s'il est parmi nous un écrivain au génie inventif, qu'il ne craigne pas de se hasarder dans la nuit de notre passé. Il trouvera des aliments à sa flamme. Il y a là, en germe, une brillante épopée qui ressemblerait aux *nielelungen* de la nua-gense Allemagne, aux *cancioneros* de la chevaleresque Espagne et aux *oedas* de l'ancienne Néerlande.

On a généralement compris que les *recits canadiens* pouvaient davantage intéresser le lecteur canadien. Nos novellistes, à peu d'exception près, se sont donc contentés d'explorer le champ fertile de notre histoire. Peut-être même est-on tombé dans le défaut de cette qualité en évitant d'agrandir le cadre de la narration. Nos romanciers n'ont pas encore déployé de grands efforts d'imagination. Nos romans, ou si on l'aime mieux, nos esquisses de mœurs, portent un caractère primitif, qui les rapproche de l'histoire ou de la chronique. Il y a comme une trop grande simplicité dans la relation des événements. L'intrigue est trop peu compliquée et souvent le livre manque d'intérêt. On semble ignorer les secrets de cet art difficile qui réunit la souplesse du style à la peinture exacte des mœurs, la variété des scènes et des tableaux à la simplicité de la narration, l'exécution mâle des caractères à la description des beautés de la nature. Mais ces défauts se corrigeront certainement. Puisse-t-on avoir assez de goût pour éviter le gouffre de l'in vraisemblable.

Nos légendes forment la partie la plus originale de notre littérature; c'est, un peu, le plus clair et le meilleur de notre gloire littéraire. Chaque peuple a ses légendes, les peuples du Midi comme ceux du Nord.

Les nôtres ressemblent aux aventureuses prouesses des Normands et des Bretons, quelques fois elles portent ce caractère féérique et fantastique qui caractérise la grande et vaporuse nature du Midi. Les exploits de nos pères, leurs superstitions, leurs longues guerres contre de nombreux ennemis, leur courses dans des pays sauvages,—tous ces sujets se prêtent aux couleurs vives et variées.

Je conseille à celui qui veut consacrer son temps et son talent à écrire des nouvelles, de lire *l'Histoire du Canada* de Garneau. Il trouvera presque à chaque page le sujet d'un beau roman. Le roman historique est seul appelé à vivre en Canada. C'est du moins celui qui doit attirer davantage les sympathies de nos littérateurs.

EDMOND LARBAU.

Nous publions ci-dessous la jolie pièce de vers qui a eu tant de succès à la soirée littéraire donnée par M. Fréchette.

REMINISCOR.

A. M. ALPHONSE LUSIGNAN.

Se souvenir, c'est aimer.

GEORGE SAND.

D'un poète aimé j'ai fermé le tome,  
Et pensif, je songe à toi, mon ami;  
Car le souvenir, gracieux fantôme,  
Hante bien souvent mon cœur endormi.

Je pense au passé, beaux jours de jeunesse,  
Des illusions âge décevant,  
Songe passager, temps de folle ivresse,  
Flot de poudre d'or qu'emporte le vent!

Nous avions pour nid la même mansarde;  
Le cœur près du cœur, la main dans la main,  
Nous allions gaiement... oh! oui, Dieu me garde  
D'oublier ces jours, fleurs de mon chemin!

Ah! je l'aime encor ce temps de Bohême  
Où chacun de nous par jour ébauchait  
Un roman boiteux, un chétif poème  
Où presque toujours le bon sens louchait.

Oui, je l'aime encor ce temps de folie  
Où le vieux Cujas, vaincu par Musset,  
S'en allait cacher sa mélancolie  
Dans l'ombre où d'ennui Pothier moisissait.

Nos quartiers étaient à peine accessibles:  
Splendide grenier, mais logis mesquin;  
Confuse babel d'objets impossibles:  
La toge romaine au dos d'Arlequin!

C'était un spectacle à rompre la rate  
Que ce galetas à moitié salon,  
Où Scarron faisait la nique à Socrate,  
Où Scapin donnait réplique à Solon.

Partout des chiffons et des papiers sales,  
Croquis et bouquins, fleurets et débris;  
Pandémoniums d'articles cocasses,  
Jonchant, constellant parquets et lambris!

Flanqué d'un Cudmer et d'un vieux chibouque  
Suspendue dans l'ombre au mur vacillant,  
Un portrait par Cham du nègre Soulouque,  
Fai ait la grimace à mon chien "Vaillant."

En face, perché sur une corniche,  
Un plâtras poudreux nous montrait à nu  
Diane chassant avec son caniche,  
Lans les bois de Thrace, Actéon cornu.

Sur un vieux rayon tout blanc de poussière,  
Rabelais donnait le bras à Caton;  
Pascal et Newton condoyaient Molière,  
Gérard de Nerval ma jouait Duranton.

Il me semble voir la table rustique,  
A la jambe torse, au pied de travers,  
Où nous écrivions en style érotique  
Nos lettres d'amour et nos premiers vers.

Et tous ces amis, à la joue imberbe  
Que les soirs d'hiver chez nous rassemblaient;  
Ministres futurs, grands hommes en herbe,  
Que les noirs soucis jamais ne troublaient!

Gaudemont causait de son Italienne;  
Sur un pan du mur Moreau crayonnait;  
Edmond nous chantait quelque tirolienne  
Pendant que Faucher ratait un sonnet.

Henri nous gâchait de la politique;  
Arthur, de son geste, éclipsait Talma;  
Vital aiguillait sa verve caustique,  
Et Lemay rêvait chantait Sélima.

Je crois voir encor la pitense lippe  
Que tu nous faisais quand, tant soit peu gris,  
Un profane osait allumer sa pipe,  
Déclarer la guerre à tes manuscrits!

Musique, peinture, amour, poésie,  
Jeunesse et gaieté, brillants tourbillons.  
Vous nous embaumiez de votre ambrosie.  
Vous tissiez nos jours avec des rayons!

Et quand venait Mai dorer notre chambre,  
Ouvrant la fenêtre au printemps vermeil,  
Nous respirions l'air tout parfumé d'ambre  
Qui venait des prés tout pleins de soleil.

Bientôt à son tour, adieu la croisée!  
Et chaque matin, au sortir du lit,  
Nous allions aux champs, malgré la rosée,  
Surprendre les fleurs en flagrant délit!

Oh! qu'il faisait bon aller sous les ormes,  
Guetter l'alouette au bord des ruisseaux,  
Voir glisser la nue aux flocons énormes,  
Ecouter chanter les petits oiseaux!

Te souvient-il bien de nos promenades.  
Quand, flâneurs oisifs, les cheveux au vent,  
Nous allions rôder sur les Esplanades  
Où l'on te lançait maint coup-d'œil savant?

Et nous rêvions gloire, honneur et fortune;  
Et, comme en rêvant l'homme s'étourdit  
Nous nous découpons des fiefs dans la lune,  
Le soir, en allant souper à crédit!

Nous aurions voulu, tant nous sentions battre  
D'amour et d'espoir nos cœurs de vingt ans,  
Ivres de désirs, monter quatre à quatre,  
Fous que nous étions, l'échelle du temps!

Nos âmes brûlaient pour la même cause,  
Nos cœurs s'allumaient au même foyer;  
Et quand arrivait l'heure où tout repose,  
Nous nous partageons le même oreiller.

Nos soirs n'avaient point de songes moroses:  
Tu rêvais de fleurs et de papillons;  
Moi, je rêvais à... mais comme les roses,  
Le souvenir même a ses aiguillons.

Et pourtant celui de ce temps m'enivre...  
Beaux jours sans soucis et nuits sans remords,  
Où le seul bonheur de se sentir vivre  
Remplissait d'émoi nos cœurs jusqu'aux bords!

Mais plus tard, hélas! le vent de la vie  
Sur notre lac pur soufflant sans pitié,  
Il nous fallut fuir la route suivie  
Depuis si longtemps par notre amitié.

Petit à petit vinrent les jours sombres;  
Chaque lendemain nous désabusait...  
Mais l'éclair ne luit que mieux dans les ombres;  
A l'or le plus pur il faut le creusait.

Au froid réalisme il fallut se rendre  
Quand un beau matin, l'âge nous parla;  
Il restait encore deux chemins à prendre:  
Je choisis l'exil, toi l'apostolat.

C'étaient deux billets à la loterie:  
Le plus triste lot me fut départi.  
Le sort me traitait sans cajolerie:  
Je lui ris au nez et pris mon parti.

Depuis lors narguant tout ce qui me froisse,  
En vra! Paturot passé bonnetier,  
J'amasse un pécule, et de ma paroisse  
J'aspire à l'honneur d'être marguillier!

Je me moralise et j'envoie au diantre  
Murger et Musset, Karr et Béranger;  
Je ne chante plus... mais je prends du ventre:  
On nomme cela, je crois, se ranger.

Cependant le soir, au feu qui pétillie,  
Quand passe ma main sur mon front lassé,  
Parfois une larme à mon œil scintille...  
Ah! c'est que, vois-tu, j'aime le passé!

J'aime le passé, qu'il chante ou soupire;  
Avec ses leçons qu'il faut vénérer;  
Avec ses chagrins qui m'ont fait sourire;  
Avec ses bonheurs qui m'ont fait pleurer!

Et puis à tous ses bruits fermant ma fenêtre,  
Divisant mon cœur moitié par moitié,  
J'ai fait pour toujours deux parts de mon être:  
L'une est au devoir, l'autre à l'amitié.

LOUIS H. FRÉCHETTE.

Chicago, mars 1869.

Mauvaise haleine rendue pure par l'usage des Pilules de Colby pendant quelque temps.

FAITS DIVERS.

Les membres du congrès des Etats-Unis ont voté avant de se séparer un bill à l'effet d'augmenter leur salaire et celui des fonctionnaires du gouvernement:

Président des Etats-Unis.....	\$50,000
Vice-président.....	10,000
Président de la cour suprême.....	10,500
Juges de la cour suprême.....	10,000
Membres du cabinet.....	10,000
Sous-secrétaires d'Etat, des finances et de l'intérieur.....	6,000
Speaker de la chambre.....	10,000
Sénateurs, représentants et délégués des territoires.....	7,500

Le *Courrier des Etats-Unis* traite le congrès de vénal et dit qu'il a dignement couronné sa carrière. Il faut avouer que la vertu républicaine a bien baissé depuis Washington. Ajoutons qu'elle a baissé partout.

GUERRE FRANCO-PRUSSIENNE.—Les Allemands ont perdu sur les champs de bataille, en tués et blessés, 127,867 hommes, dont 5,166 officiers sur lesquels 17 n'ont pas été retrouvés, 88 médecins ou employés ayant rang d'officiers, 12,208 sous-officiers et 110,435 soldats.

Les Allemands ont perdu:

	Hommes.
Le 4 août à Wissembourg.....	700
Le 6 août à Wörth.....	10,530
Le 6 août à Spickern.....	4,000
Le 14 août à Borny.....	6,000
Le 16 août à Rezonville.....	14,820
Le 18 août à Saint-Privat.....	20,577
Le 30 août à Beaumont.....	3,500
Le 1er septembre à Sedan.....	9,032
Siège de Metz.....	5,493
Total.....	74,642

Le *Moniteur* accompagne ce relevé des réflexions suivantes: Ces chiffres sont plutôt au-dessous qu'au-dessus de la réalité; nous y ajouterons 2,000 hommes pour les petits combats, comme l'affaire du 2 août, à Sarrebruck, et les engagements partiels.

Donc, sur 127,000 hommes que les Allemands ont perdus par le feu, 76,000 ont été mis hors de combat par la seule armée du Rhin. Il ne reste donc à l'actif des armées de Paris, du Nord, de la Loire et de l'Est que 51,000 tués et blessés. Ce qui prouve la solidité des braves soldats du Rhin et la faiblesse des troupes levées à la hâte.

Rien de plus concluant que les 40,000 hommes de Mac-Mahon, jetant par terre 10,000 Allemands, et cela en quelques heures, quand les 500,000 défenseurs de Paris ne leur en ont mis que 11,000 hors de combat en quatre mois et demi.

CRIME ET CHATIMENT.—Un Canadien d'origine anglaise, nommé Albert Keeler, âgé de 21 ans, était depuis quelque temps en visite à Syracuse chez une dame Spencer, dont il était le neveu. Cette dame est allée à Oswego, lundi, laissant à la maison sa fille, Ida Spencer, âgée de 14 ans, son neveu Albert Keeler, plus deux dames, l'une alitée, l'autre sourde. A deux heures de l'après-midi, Keeler est entré dans la cuisine, où se trouvait sa cousine, Ida Spencer, la terrassée d'un coup de barre de fer sur la tête et n'a cessé de frapper qu'après avoir tué la jeune victime, dont toute la cervelle avait jailli sur le plancher. Son œuvre infernale accomplie, Keeler s'est rendu en courant dans la gare du Central railroad, afin de s'éloigner avant la découverte de son crime. Un train de marchandises partait à l'instant. L'assassin a voulu s'élaner sur un des wagons, mais le pied lui a manqué, il est tombé la tête sur le rail, s'est rompu le cou et a expiré instantanément. On est réduit aux conjectures sur le motif qui l'avait poussé à assassiner sa cousine. On suppose qu'il lui avait fait des propositions déshonnêtes, et qu'il s'est débarrassé d'elle dans la crainte qu'elle ne le dénonçât.

QUADRUPLE ASSASSINAT.—Trois ouvriers Irlandais ont choisi le jour de la fête de St. Patrice pour perpétrer une série de crimes auprès desquels pâlissent la plupart de ceux commis récemment en cette bonne ville de New-York. A 1½ heures de l'après-midi, les trois individus en question sont entrés dans le débit de bière tenu par Jacob Schmidt, au no. 429 Soixante-quatorzième rue Est, et après avoir par deux fois fait remplir et vidé leurs verres, ils ont déclaré au patron qu'ils entendaient ne pas le payer. Schmidt a alors pris au collet un des impudents personnages, mais il a immédiatement été renversé par un coup de bouteille sur la tête et criblé de coups de talons de bottes. Mme. Schmidt a voulu arracher son mari aux sauvages qui s'acharnaient sur lui, et y a gagné d'être percée trois fois par la lame d'un long couteau-poignard, dans le dos, dans la poitrine et dans le bras droit. Elle est tombée sans connaissance sur le parquet, et les barbares ont de nouveau tourné leur fureur contre le cabaretier qui, pendant la courte lutte avec sa femme, était parvenu à se remettre sur ses pieds. L'un lui a saisi l'oreille gauche entre les dents et a emporté un morceau. Le second, avec les dents aussi lui a coupé un doigt. Pendant ce temps le troisième lui brisait des verres et des bouteilles sur le crâne.

Les cris de Schmidt ont attiré un de ses voisins, Jacob Young. A peine était-il entré que le couteau-poignard lui a été enfoncé dans l'abdomen, puis a été tourné et retourné dans la plaie. Une fois à terre, son visage a été broyé sous les talons des bottes.

Quand Schmidt, sa femme et Young n'ont plus donné signe de vie, les Irlandais, les croyant morts, ont pris la fuite en remontant la Troisième avenue. Comme ils allaient atteindre la Soixante-quinzième rue, M. John Luby s'est pour son malheur trouvé sur leur passage; ils lui ont plongé dans le dos le poignard qui avait déjà servi pour Mme. Schmidt et pour M. Young, puis ils ont repris leur course, et depuis ce moment on n'a plus eu de leurs nouvelles.—*Courrier des Etats-Unis.*

Dans la petite commune de Sainte-Marguerite, canton d'An-nale (Seine-Inférieure), la femme Méry a étranglé son mari dans son lit avec une corde. Le mari était âgé de soixante et un ans, la femme de cinquante-neuf. Ils étaient mariés depuis six mois. Mais la femme Méry a trouvé que c'était bien assez. Et, pressée de jouir des bénéfices de son contrat, elle a imaginé le moyen expéditif que je viens de vous dire. Le soir du crime, elle avait passé la soirée à jouer aux dominos avec sa future victime. Cette mégère n'aimait pourtant pas le jeu de domino. Seulement, elle faisait ainsi acte de soumission envers son sei-